

3. À propos des « Problèmes de culture au Canada français »

Ghislaine Reiher-Godbout

Volume 3, numéro 1 (13), janvier–février 1961

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59812ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Reiher-Godbout, G. (1961). 3. À propos des « Problèmes de culture au Canada français ». *Liberté*, 3(1), 456–457.

3. A propos des "problèmes de culture au Canada français".

1960 ne nous a pas outrageusement gâtés dans le domaine des publications. Et si la multiplicité des oeuvres témoigne d'un certain souci de recherche, la qualité même de cette recherche dans l'ensemble fait défaut.

Une étude, qui aurait dû provoquer chez les éducateurs un intérêt comparable à celui des *Insolences* au niveau de la masse, est passée, il me semble, inaperçue. Ou presque. Les *Problèmes de culture au Canada français*(1) de Pierre Angers, jésuite, publiés chez Beauchemin, n'étaient à l'origine qu'un simple rapport présenté devant une Commission chargée de l'élaboration de programmes d'étude. Les cadres en ont été élargis pour fin de publication et permettent de situer l'évolution culturelle du Canada français dans l'accélération actuelle de l'Histoire de l'humanité.

Ces quelques notes n'ont d'autre ambition que de faire partager un enthousiasme personnel et des réflexions qui accompagnèrent la lecture du texte. Car ce qu'on attend d'une pareille étude, c'est moins de forcer notre accord avec toutes ses conclusions que de favoriser une réflexion parallèle.

*
* *

Le premier chapitre esquisse l'évolution culturelle dans laquelle s'est engagé le milieu canadien français depuis cinquante ans. Le problème du repliement et de l'auto-défense résultant du colonialisme est de moins en moins perceptible parce que le Québec est passé du provincialisme le plus étroit et asséchant au pillage culturel international. Il en résulte un déséquilibre réel au sein de la communauté car les valeurs traditionnelles de notre culture judéo-chrétienne, gréco-latine, d'où est né le type de l'humaniste classique (tel que vu et corrigé par le XVII^e siècle) ne correspond plus à l'idée que l'homme se fait de l'homme.

Ces valeurs enseignées comme immuables, donc sacrées, sont soumises à des pressions extérieures telles, qu'elles sont à changer sous nos yeux sans qu'on puisse en arrêter la marche.

En effet les grandes écoles s'étaient noyautées autour d'une ségrégation sociale. Puisqu'on recrutait dans les cadres aristocratiques la future élite

(1) *Problèmes de culture au Canada français*, 118 pp., chez Beauchemin, Montréal 1960.

dirigeante du pays, c'est elle qu'on éduquait. Seuls, pensait-on, de tels esprits étaient de par leur tradition familiale préparés à des études humanistes ne recherchant la vérité que pour elle-même et l'art pour lui-même. Les soucis pragmatiques et utilitaires restaient le privilège de la masse. L'éducation était donc laissée à l'arbitraire de la classe sociale ou de la fortune des parents.

Mais le phénomène de la démocratisation modifie cette donnée essentielle. Le monde hiérarchisé, cloisonné, fondé sur une distinction stricte des classes sociales est balayé par l'émancipation de la masse. L'école est ouverte à tous, la culture n'est plus le strict privilège d'une classe. C'est une réalité accessible à la majorité.

Cette émancipation de la masse tend à niveler traditions, culture, et structures sociales. Et quand l'ère de l'industrialisation et de la technique a révolutionné notre monde actuel, le peuple entier y a participé. Nous sommes donc en présence d'un nouveau type humain: *l'homme technique*. Le monde n'est plus hiérarchisé mais *organisé*: se référer à la tradition, c'est étudier le monde poétiquement. L'homme technique n'accepte que les lois scientifiques pour expliquer la réalité humaine: ses origines se précisent de plus en plus dans l'optique des lois évolutives et son avenir ne dépend que de lui; il peut s'anéantir. Les découvertes, recherches scientifiques et vastes entreprises techniques ont permis à l'homme de se *prendre en main*. Il est à faire l'histoire.

Voilà ce qu'Angers apporte de dynamique, même si on y sent des réticences et quelque fois une nostalgie du passé. Plutôt que de pleurer sur le type de l'homme traditionnel fixé (je dirais figé) par notre culture humaniste, dirigeons cette force qu'est la civilisation technicienne pour qu'en sorte un humanisme nouveau. Même s'il voit des dangers non fantomatiques d'une dépersonnalisation de l'humain, par exemple, il accepte le principe qui est de composer avec les réalités scientifiques pour les certitudes qu'elles apportent. Mais l'homme dirigera ce monde en devenir, il ne devra jamais y être subordonné. Ici, Angers suit de très près Theillard de Chardin, Guardini.

Il a le mérite d'avoir repensé des idées contemporaines pour les incarner dans le contexte Canadien français. (C'est ce que ne semble pas avoir compris M. Jean Ethier-Blais dans le *Devoir* du quatre février.) Ses suggestions pédagogiques et ses recherches en vue de libéraliser l'enseignement traditionnel devraient être discutées par les éducateurs du futur ministère de l'Instruction publique. Il faut souhaiter que cette étude serve de base au renouveau programmatique des traditionnelles belles-lettres.

Ghislaine REIHER-GODBOUT